

Robert Desnos

L'Ode à Coco



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Robert Desnos (1900-1945).

L'Ode à Coco

COCO ! perroquet vert de concierge podagre,
Sur un ventre juché, ses fielleux monologues
Excitant aux abois la colère du dogue,
Fait surgir un galop de zèbres et d'onagres.

Cauchemar, son bec noir plongeait dans un crâne
Et deux grains de soleil sous l'écorce paupière
Saigneront dans la nuit sur un édredon blanc.

L'amour d'une bigote a perverti ton cœur ;
Jadis gonflant col ainsi qu'un tourtereau,
Coco ! tu modulais au ciel de l'équateur
De sonores clameurs qui charmaient les perruches.

Vint le marin sifflant la polka périmée,
Vint la bigote obscène et son bonnet à ruches,
Puis le perchoir de bois dans la cage dorée ;
Les refrains tropicaux désertèrent ta gorge.

Rastaquouère paré de criardes couleurs
Ô général d'empire, ô métèque épatant
Tu simules pour moi grotesque voyageur,
Un aigle de lutrin perché sur un sextant.

Mais le cacatoès observait le persil
Le bifteck trop saignant, la pot-bouille et la nuit,
Tandis qu'un chien troublait mon sommeil et la messe.
Qui, par rauques abois, prétendait le funeste
Effrayer le soleil, la lune et les étoiles.

Coco ! cri avorté d'un coq paralytique,
Les poules en ont ri, volatiles tribades,
Des canards ont chanté qui se sont cru des cygnes,
Qui donc n'a pas voulu les noyer dans la rade ?

Qu'importe qu'un drapeau figé dans son sommeil
Serve de parapluie aux camelots braillards
Dont les cors font souffrir les horribles orteils :
Au vent du cauchemar claquent mes étendards.

Coco ! femme de Loth pétrifiée par Sodome,
De louches cuisiniers sont venus, se cachant,
Effriter ta statue pour épicer l'arôme
Des ragoûts et du vin des vieillards impuissants.

Coco ! fruit défendu des arbres de l'Afrique,
Les chimpanzés moqueurs en ont brisé des crânes
Et ces crânes polis d'anciens explorateurs
Illusionnent encor les insanes guenons.

Coco ! Petit garçon savoure ce breuvage,
La mer a des parfums de cocktails et d'absinthe,
Et les citrons pressés ont roulé sur les vagues ;
Avant peu les alcools délayant les mirages
Te feront piétiner par les pieds durs des bœufs.

La roulette est la lune et l'enjeu ton espoir,
Mais des grecs ont triché au poker des planètes,
Les sages du passé, terrés comme des loirs,
Ont vomi leur mépris au pied des proxénètes.

Les maelstroms gueulards charrieront des baleines
Et de blancs goélands noyés par des moussons.
La montagne fondra sous le vent des saisons,
Les ossements des morts exhaureront la plaine.

Le feu des Armadas incendiera la mer,
Les lourds canons de bronze entr'ouvriront les flots
Quand, seuls sur l'océan, quatre bouchons de liège
Défieront le tonnerre effroi des matelots.

Coco ! la putain pâle aux fards décomposés
A reniflé ce soir tes étranges parfums.
Elle verra la vie brutale sans nausée
A travers la couleur orangée du matin.

Elle marchera sur d'humides macadams
Où les phallophories de lumières s'agitent ;
Sur les cours d'eau berceurs du nord de l'Amérique
Voguera sa pirogue agile, mais sans rame.

Les minarets blanchis d'un Alger idéal
Vers elles inclineront leur col de carafon
Pour verser dans son cœur mordu par les démons
L'ivresse des pensées captée dans les bouches.

Sur ses talons Louis-Quinze elle ira, décrochant
Les yeux révoltés des orbites des passants !

Ô le beau collier, ma mie
Que ces yeux en ribambelle,
Ô le beau collier ma mie
Que ces têtes sans cervelle.

Nous jouerons au bilboquet
Sur des phallus de carton-pâte,
Danse Judas avec Pilate
Et Cendrillon avec Riquet.

Elle vivra, vivra marchant
En guignant de l'œil les boutiques
Où sur des tas d'or, souriant aux pratiques,
D'un peu plus chaque jour engraisissent les marchands.

Elle vivra marchant,
Jusqu'à l'hospice ouvrant sa porte funéraire
Jusqu'au berceau dernier, pirogue trop légère,
Sur l'ultime Achéron de ses regrets naissants.

Ou bien, dans un couvent de nonnes prostituées,
Abbesse au noir pouvoir vendra-t-elle la chair
Meurtrie par les baisers de ses sœurs impubères ?

Lanterne en fer forgé au seuil des lupanars,
Courtisanes coiffées du seigneurial hennin,
Tout le passé s'endort au grabat des putains
Comme un banquier paillard rongé par la vérole.

Saint Louis, jadis, sérieux comme un chien dans les quilles
Régissait la rue chaude aimée des Toulousains,
Le clapier Saint-Merry, proche la même église,
Mélait ses chants d'amour aux nocturnes tocsins.

La reine Marie Stuart obtint par grand prière
Que d'un vocable orgiaque on fit Tire-Boudin,
J'aime beaucoup ces rues Tiron, Troussennonnains,
Où trafiquaient à l'enseigne des jarretières
Les filles aux doigts blancs, aux langues meurtrières.

Holà ! l'estaminet s'ouvre sur l'horizon,
Les buveurs ont vomi du vin rouge hier soir
Et ce matin, livide et crachant ses poumons,
Syphilitique est morte la putain sans gloire.

Que le vent gonfle donc la voile des galères
Car les flots ont échoué sur les grèves antiques
Des cadavres meurtris dédaignés des requins,
Les crabes ont mangé tous les cerveaux lyriques,
Une pieuvre s'acharne après un luth d'argent
Et crève un sac soyeux où sonnaient les sequins !

Tabac pour la concierge et coco pour la grue !
Je ne priserai pas la poudre consolante
Puisqu'un puissant opium s'exhale de mes nuits,
Que mes mains abusées ont déchiré parfois
La chair sanglante et chaude et vierge mais dolente !

Quels bouquets, cher pavots, dans les flacons limpides,
Quels décombres thébains et, Byzance orgueilleuse,
Les rêves accroupis sur le bord d'un Bosphore
Où nagent les amours cadencées et nombreuses.

J'ai des champs de pavots sournois et pernicieux
Qui, plus que toi Coco ! me bleuiront les yeux.
Sur Gomorrhe et Sodome aux ornières profondes,
J'ai répandu le sel fertilisant des ondes.

J'ai voulu ravager mes campagnes intimes,
Des forêts ont jailli pour recouvrir mes ruines.
Trois vies superposées ne pourraient pas suffire
A labeur journalier en saccager l'empire.

Le poison de mon rêve et voluptueux et sûr
Et les fantômes lourds de la drogue perfide
Ne produiront jamais dans un esprit lucide
L'horreur de trop d'amour et de trop d'horizon
Que pour moi voyageur font naître les chansons.

NOVEMBRE 1919

L'Ode à Coco,

poème de Robert Desnos (1900-1945),
a paru dans le recueil *Corps et biens*,
en 1930.

ISBN : 978-2-89816-497-2

© Vertiges éditeur, 2021

– 1498 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org